

BEAUTÉ !

EDITO



« Ô vraiment marâtre Nature, puisqu'une telle fleur ne dure que du matin jusques au soir ! »
Pierre de Ronsard



Beauté !

Que dire d'un tel mot qui s'attache à la fois à la personne, à un objet, un acte, une idée, un concept ?

Consacrer un numéro entier de nos Cahiers à ce thème peut surprendre. Cela semble léger, superflus, dans un monde de douleurs, d'angoisses, de drames aussi bien du point de vue strictement sanitaire que d'une angoisse planétaire qui touche de plein fouet de plus en plus de patients.

Justement, comme une rose au milieu des chardons, ne convient-il pas de temps à autre de faire pause, silence et de pratiquer ce que d'aucuns comme Gurdjieff qualifiait de retour à soi, que les phénoménologues appellent le retour au réel et au monde dans son éprouvé ?

Si l'on se place du point de vue de notre pratique médicale et de la thérapeutique homéopathique qui nous est chère, la beauté s'exprime aussi bien du point de vue corporel de l'être que du point de vue conceptuel de la méthode.

Au niveau de la beauté corporelle, on pourra s'interroger sur ce qui tient du légitime et du pathologique.

Ce sera toujours arbitraire.

BEAUTÉ !

EDITO

Distinguer la demande légitime d'un patient couvert d'acné, de psoriasis disgracieux, atteint d'une déformation du visage ou du corps, du patient englué dans une dysmorphophobie qui lui fera voir chaque détail de sa peau comme une monstruosité est du domaine d'un jugement de la part du professionnel de santé. Bien entendu, les cas extrêmes sont toujours faciles, mais il y a la zone grise et cela dépend du bain culturel du moment davantage que d'un absolu éthique qui n'existe jamais vraiment.

Bain culturel d'une époque mais aussi d'un lieu. Nos confrères médecins des lieux de guerre et de misères sont probablement peu confrontés à des demandes d'ordre esthétique. Nos confrères du dix-neuvième siècle (beaux quartiers mis à part) ne l'étaient probablement pas plus au milieu de la variole ou de la tuberculose.

Au niveau de la beauté conceptuelle, il y aurait tant à dire. Nous sommes dans une notion intuitivement très claire et impossible à rationaliser.

Lors d'un congrès homéopathique, la présentation d'un « beau » cas clinique est évidente pour tout le monde. Pour autant, cette beauté n'a pas toujours eu les mêmes critères... de beauté. Au début de mon apprentissage en homéopathie, au début de ma carrière, j'étais subjugué par ces présentations de cas cliniques déclamés par mes aînés et qui, une fois le recul de ma carrière effectuée, m'apparurent comme « trop beaux pour être vrais ».

De nos jours, un beau cas clinique est celui qui doute autant qu'il affirme, qui met en perspective et qui pèse le pour comme le contre de l'imputation du traitement à la guérison.

Une « belle » étude clinique ou de santé publique sera confrontée aux mêmes critiques d'esthétique conceptuelle. Le beau rejoint alors le vrai et donc le bon.

La beauté est donc ce superflu nécessaire. Il s'impose dans notre rapport au corps, à la peau, au visage, à l'apparence. Ce superflu est donc socialement nécessaire, psychologiquement crucial.

La beauté d'une méthode, d'un article scientifique, d'une étude, est paradoxalement ce qui permettra à la méthode, l'article ou l'étude, de résister à l'assaut du temps, de la progression des connaissances.

La rose n'est alors vraiment belle que si le temps s'interrompt.

Ce qui est vraiment beau ne fane jamais.

Vaste programme à méditer pour notre « belle », très belle thérapeutique, qui traverse actuellement son hiver. Ce n'est que pour mieux encore garder racines et très vite reflleurir.

Bonne lecture, belle lecture.

Dr Daniel SCIMECA